

Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2001)
Heft: 19

Artikel: Le cinéma du "Tiers monde", part perdue du regard occidental
Autor: Gallaz, Christophe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-932808>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Par Christophe Gallaz

Festival international de films de Fribourg. On en connaît la vocation : présenter et faire rayonner, en Suisse et au-delà, des œuvres cinématographiques en provenance de ce qu'on nomme encore quelquefois, par réflexe verbal crypto-colonialiste, le « Tiers monde ». Cette ligne, rejoignant une démarche d'ouverture perceptible à l'échelle européenne, peut faire prétexte à quelques réflexions sur l'état du regard que nous déployons sur le réel qui nous environne, ici et maintenant, et sur la valeur des représentations que nous tirons de ce réel.

Il est frappant que l'on puisse situer l'avènement majeur des films « tiers-mondistes », dans nos salles obscures, au tournant des années 80. Certes, jusqu'alors, les meilleurs cinéphiles révéraient chacun leur poignée d'auteurs japonais ou sud-américains, voire indiens, dont ils suivaient le travail de festival en festival ou dans l'enceinte sélective des cinémathèques. Mais leurs œuvres qui touchaient jusqu'au grand public étaient rares. S'en tournait-il donc si peu dans les pays d'Amérique latine, en Afrique et en Extrême-Orient ? Ou ces œuvres étaient-elles trop singulières pour toucher notre esprit d'Occidentaux, et stimuler nos circuits de diffusion ?

On pressent qu'une réponse affirmative à ces deux questions serait pour le moins peu convaincante. Il faut donc chercher différemment, et ailleurs, mais au-delà de ces inclinations à la « diversité culturelle » qui nous auraient saisis en tant que post-soixante-huitards : tarte à la crème que cette diversité-là, en effet, qui n'aura constitué dans la pratique, tant le rapport à l'Autre ravale ce dernier au rang de fournisseur au lieu de partenaire et d'interlocuteur, qu'une étape préalable à l'homogénéisation culturelle mondialisée façon Davos-Hollywood.

Non, retenons plutôt la notion d'échange. En principe, ce dernier vise, par transfert réciproque, à compenser un déficit soit par un excédent, soit par le produit d'une fabrication constante. En d'autres termes, l'hypothèse est la suivante : ce que nous sommes allés chercher dans les films en provenance du « Tiers monde », c'est peut-être ce qui n'existait plus dans nos propres sociétés, ou ce que nous ne savions plus y déceler pour le mettre en scène dans le domaine du septième art.

A cet égard, il est intéressant de se rappeler quels matériaux intellectuels et sensibles ont charrié les films, d'origine principalement africaine et asiatique, qui sont parvenus à rencontrer le grand public occidental au cours des dix ou vingt dernières années. De « La ballade de Narayama » jusqu'au plus récent long métrage de Chen Kaige, par exemple, on peut dire qu'ils nous ont



Le cinéma du « Tiers monde », part perdue du regard occidental

renseignés sur les règles du savoir-mourir naturel, sur la puissance des hiérarchies séculières quand elles sont fondées sur des liens avec la transcendance, et sur la dureté, souvent magnifique, des destins personnels qui s'en trouvent infléchis.

Ce que le cinéma provenant du « Tiers monde » n'a donc pas perdu de vue (littéralement parlant), et ce qu'il nous montre, c'est la question du rapport liant les individus à leur communauté, et celle du rapport que cette communauté développe avec tout ce qui la dépasse dans l'ordre du divin et de l'éternité. Que nous ayons tant besoin d'apprendre comment les artistes du « Tiers monde » se débrouillent avec ces thèmes fondamentaux, qui se tiennent à la limite du sacré, en dit long sur le sous-espace qu'ils tiennent dans nos préoccupations quotidiennes d'Occidentaux – et sur la souffrance, évidemment refoulée, que cette situation provoque en nous.

Dans ce sens, on peut dire que le cinéma en provenance du « Tiers monde » vient rétablir, ne serait-ce qu'en partie,

la complétude perdue du cinéma tel qu'il est aujourd'hui fabriqué dans nos pays industrialisés. Celui-ci, obsédé par les lois du divertissement qui nous valent d'infinis ressassements du bon vieux « cape et d'épée » dissimulé sous un déluge d'effets spéciaux, ou pétri de mélodrames nostalgiformes, ou confiné dans des questionnements fébriles sur l'identité juvénile franco-française, se tient généralement dans les limites étriquées d'un siècle prosaïque – où les repères de la coexistence sociale s'effacent progressivement, et qu'animent peu de problématiques philosophiques et spirituelles.

Pour les amateurs de cinéma qui se préoccupent d'être eux-mêmes un axe vivant entre la terre et le ciel, ou la Terre et le Ciel, le cinéma du « Tiers monde » est une réserve naturelle de méditations essentielles. Reste à souhaiter qu'elle résiste, fût-ce grâce au hasard bienheureux des flux et des courants, comme les Galapagos, aux marées noires de l'industrie cinématographique globalisante. ■